**Mamadou Kalidou Ba, *Nouvelles tendances du roman
africain francophone contemporain (1990-2010). De la
narration de la violence à la violence narrative***

Jean-François Plamondon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1986>

DOI : 10.4000/studifrancesi.1986

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 414-415

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean-François Plamondon, « Mamadou Kalidou Ba, *Nouvelles tendances du roman africain francophone contemporain (1990-2010). De la narration de la violence à la violence narrative* », *Studi Francesi* [En ligne], 173 (LVIII | II) | 2014, mis en ligne le 01 septembre 2014, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1986> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.1986>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Mamadou Kalidou Ba, *Nouvelles tendances du roman africain francophone contemporain (1990-2010). De la narration de la violence à la violence narrative*

Jean-François Plamondon

RÉFÉRENCE

MAMADOU KALIDOU BA, *Nouvelles tendances du roman africain francophone contemporain (1990-2010). De la narration de la violence à la violence narrative*, Paris, l'Harmattan, 2012, pp. 205.

- 1 Professeur à l'Université de Nouakchott en Mauritanie, Mamadou Kalidou Ba propose un essai sur le roman africain de l'extrême-contemporanéité à partir d'un corpus qui vise à démontrer la diversité géographique et culturelle, tout en faisant ressortir des points de convergence entre les textes étudiés. Pour Kalidou Ba, la tendance principale dans la fiction panafricaine des dernières années est marquée du sceau de réalisme. Un réalisme propre à cette période qui «s'explique certainement par l'éclatement presque partout en Afrique de foyers de tension à caractère ethnique, tribal ou racial dont les conséquences mettront en danger l'existence même des États africains» (p. 9). Si avant les années 1990, les thèmes de la guerre et des conflits ethniques existaient déjà, c'est avec cette décennie qu'ils devinrent omniprésents dans la littérature du continent noir. C'est donc à l'aide d'une dizaine de romans provenant du Congo, du Sénégal, de la Côte d'Ivoire, de Burkina, du Mali, de la Guinée et bien sûr de la Mauritanie que l'auteur nourrit sa réflexion. Ces textes ne correspondent toutefois pas à la définition occidentale du réalisme, on s'en doute bien et Kalidou Ba appelle à renfort le travail de

Claire Dehon pour mieux se positionner. L'auteur précise ainsi que «si l'on veut souligner la dimension réaliste du roman africain, ce n'est certainement pas dans sa fidélité reproductive qu'il faut la chercher. Elle s'exprime dans les relations sociales entre ses personnages en mouvement, les emprunts aux langues africaines, dans l'évocation de la géographie et l'histoire du continent et enfin dans les croyances religieuses qui, en dépit de la percée rationaliste introduite par la colonisation française, continue d'occuper une place prépondérante dans le roman africain» (p. 16). Il faut donc relativiser ce que l'on a tendance à interpréter comme une atmosphère magique ou merveilleuse, ce qui est en fait «une représentation de la totale réalité africaine qui intègre l'invisible dans le visible, le passé dans l'avenir et le non-être dans l'être» (p. 30). Si sur ce point, je partage l'avis de Kalidou Ba, je ne suis pas certain d'être toujours en accord avec lui, notamment quand il voit dans le roman africain une littérature à fonction utilitaire. Il me vient un nom comme celui d'Edem Awuney (Togo) dont l'œuvre déborde la simple «dénonciation où se lit en filigrane une idéologie appelant, en des termes à peine voilés, à un nationalisme africain» (p. 36). Évidemment les textes choisis par Kalidou Ba portent en eux des critiques sociales et souhaitent un monde meilleur que celui qu'ils dénoncent où décrivent, mais il me semble que les romans de d'Ahmadou Kourouma ou encore un livre comme le *Johnny chien méchant* du congolais Emmanuel Dongala sont nettement portés par un idéal esthétique qui dépasse l'engagement politique. Le monde et ses manifestations de violence transformés en trame narrative ont toujours été une excellente source d'inspiration pour la fiction, sans pour autant que l'on puisse dire par exemple que l'auteur de *Guerre et paix* voulait «sensibiliser sur la dépravation des mœurs sociales, civiles et politiques» (p. 35). C'est peut-être aussi cette manière de concevoir la fiction africaine qui amène l'auteur mauritanien à perdre ses distances avec le sujet traité. À plusieurs reprises, je me suis perdu dans son essai, ne sachant plus s'il parlait de la réalité historique, sur laquelle il portait par ailleurs un jugement, ou s'il parlait d'une action qui se serait produite dans un de ses romans analysés. Si d'une certaine manière les espaces fictifs et ceux de la réalité sont perméables, au point où le lecteur que je suis s'y perde, il serait préférable que le critique sache départager l'un et l'autre. Or, j'ai parfois eu l'impression que Kalidou Ba confondait réalisme et réalité. Je ne citerai que deux exemples de cet inconfort que j'ai ressenti plusieurs fois. D'abord, en parlant du roman *Les Otages* de l'auteur et médecin sénégalais Mama Moussa Diaw, Kalidou Ba est amené à tenir ces propos: «De sorte que les rebelles casamançais, lorsqu'ils sont pourchassés par l'armée sénégalaise, pouvaient facilement traverser l'une ou l'autre des frontières et se camoufler dans la population voisine sans courir le risque d'être identifiés. Le manque de courage politique ainsi que la naïveté dont le régime d'Abdou Diouf fait preuve dans la prise en compte de ses propres intérêts géostratégiques, scandalisent le héros qui voit la seule chance [...]» (pp. 90-91). En suivant le raisonnement de l'auteur, on ne sait plus s'il est en train de faire la critique littéraire du régime d'un Abdou Diouf de fiction ou si en tant qu'observateur géostratégique, il critique le pouvoir du successeur de Senghor. Il en va de même, me semble-t-il, de ces deux autres propositions: «Quelle est la meilleure manière de mettre au banc des accusés l'ancienne puissance coloniale qui, dans la mise en œuvre géopolitique régionale, n'a trouvé autre chose à faire pour maintenir son influence que de monter les 'communautés de peur' l'une contre l'autre et de soutenir un régime génocidaire? C'est ainsi que l'on apprend que dans les hautes sphères politiques à Paris, les tenants de la limitation des dégâts s'opposaient aux 'jusqu'au boutistes' [...]» (pp. 140-141). Dans cette longue citation qui normalement

traite du roman *Murambi. Le livre des ossements*, du romancier sénégalais Boubacar Boris Diop, on a l'impression de lire l'enquête d'un journaliste sur le génocide rwandais qui découvre les agissements du gouvernement français et les motifs qui le poussent véritablement à agir comme il le fait. Bien sûr, cette confusion tend à donner raison Kalidou Ba quand il voit un réalisme dans les romans africains de la dernière génération, mais encore faut-il faire une différence entre réel et fiction. La grande thèse que cherche à démontrer cet essai est le passage de la narration de la violence à la violence de la narration. C'est d'ailleurs, à mon avis, dans cette dernière partie où l'on analyse surtout la forme et non le fond, que l'essai me paraît le mieux formulé et le plus riche. L'auteur démontre clairement que dans *Murumbi*, «le témoignage d'une violence inouïe [...] se traduit dans l'écriture romanesque par une désarticulation sans limite de la narration» (p. 183). Comme si la violence des os brisés venait se répercuter dans la construction narrative. L'espace et le temps sont également abordés avec de bons arguments. Enfin, s'il ne fait pas de doute que nous assistons à un changement de paradigme dans la narration des auteurs étudiés par Kalidou Ba, il serait peut-être d'ailleurs plus juste de parler d'une narration violentée plutôt que d'une violence de la narration. Cette dernière idée me semble en effet plus proche de l'art d'écrire d'Hubert Aquin qui, dans *Prochain épisode*, explore davantage une violence de la narration, en ce que pour lui les mots sont des bombes et des projectiles qui explosent dans la narration, hors de l'action. Quoiqu'il en soit, le livre de Mamadou Kalidou Ba a le mérite de mettre sur table un essai de synthèse sur la production littéraire en Afrique subsaharienne des vingt dernières années. Justin Bisanswa l'avait fait en 2009, aussi Kalidou Ba ouvre un espace de dialogue avec son livre qui aurait bien mérité l'œil d'un professionnel pour une dernière révision du français, puisque parfois violenté par de nombreuses coquilles.